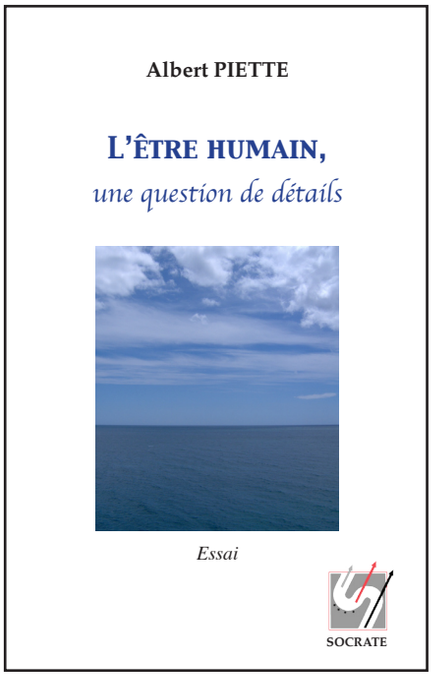
L'être humain, une question de détails
Un ouvrage de M. Albert Piette

Socrate Éditions Promarex (avril 2008)

Avril 2008

« *Ce que propose Albert Piette dans l'ensemble de ses recherches est une anthropologie du détail. Quelque part à contre-courant par rapport à l'opération socio-anthropologique qui implique un processus continu de déperditions successives des données par rapport à la complexité concrète des situations en vue de construire un objet général, essentiel, significatif ou actuel, Albert Piette vise des détails toujours déjà exclus des sciences sociales. Chacun de ses livres constitue une déclinaison différente de cette anthropologie du détail.* »[1]

Cette anthropologie du détail, si elle apparaît en filigranes dans certains de ces précédents ouvrages, constitue le coeur de sa recherche dans le son dernier opus, « *L'être humain, une question de détails*» paru chez Socrate Éditions Promarex. En effet, dans ce livre, l'auteur reprend les notions de détail et de mode mineur pour les replacer dans une perspective évolutionnaire et comparer le mode de vie des hommes et des grands singes. Dans ce livre, Albert Piette, qui propose de regarder les humains en situation, découvre une forme humaine associée à un ensemble de traits qui traversent toutes les situations : engagement minimal, présence dégagée, mise entre parenthèses des conséquences, présence d'êtres non concernés par la situation ou d'objets sans usage direct. Le principe de l'humain résiderait dans ce qui est périphérique, secondaire, dans ce qui est autour, à côté, en décalage : les choses qui ne sont pas vraiment importantes. Bref, les détails. En situation, dans son corps, avec les autres êtres humains, les objets, les animaux ou les divinités, l'homme produit seulement une fine lamelle de sens, de nécessité, d'obligation, de raison, de contrôle, d'enjeu. Le reste, très dense, c'est le mode mineur de la vie.



Fiche technique

Format : 16 X 24
Couverture souple
118 pages
ISBN : 2-930394-114
Prix de vente : 10 €
Disponible sur www.espace-socrate.com

L'auteur

Albert Piette est anthropologue, professeur à l'Université d'Amiens. Ses différents ouvrages portent sur le phénomène rituel, le fait religieux, l'observation des détails et l'expérience du deuil. Il a publié son dernier livre, *Petit traité d'anthropologie*, chez Socrate Editions Promarex en 2006.

1 Issu de http://membres.lycos.fr/pietteanthropologie/recherches.htm

Nous vous proposons dans la suite de cete article de découvrir quelques extraits de cette publication.

Table des matières

Qu'est-ce que le mode mineur ?
A. Ethnographie des actions
B. Déclinaisons philosophiques
a) Détour par la philosophie chinoise
b) Une philosophie du quotidien
c) Le mode mineur à l'envers
C. Evolution et mode mineur
a) L'énoncé religieux
b) Le moment de croyance
D. Questions de détails

L'invention du détail
A. Un monde d'objets
a) De l'outil à l'objet
b) L'espace neutre
c) L'écran langagier
B. La présence dégagée
a) La structuration du lien social
b) Le confort des habitudes
C. Le don tranquille
a) La mort, l'oubli
b) Les dieux en suspension
c) Le chien, un détail

La reposité de l'action

Appendices
A. Le tour sociologique
B. La phénoménographie anthropologique

Bibliographie

Extraits de l'introduction

« Le mode mineur est le propre de l'homme ! C'est l'idée que ce livre déploie en reprenant à sa manière la question de la différence anthropologique. La recherche de traits anatomiques, comportementaux ou cognitifs qui seraient propres à l'homme et qu'il ne partagerait pas avec les animaux constitue un exercice intellectuel qui remonte à l'aube de la philosophie. La frontière entre humanité et animalité est l'objet d'un débat qui ne semble pas finir, comme si la spécificité humaine n'était pas si évidente… Aujourd'hui, l'affirmation de la différence anthropologique n'est pas vraiment à la mode : les scientifiques préfèrent chercher les caractéristiques propres à chaque espèce plutôt que d'opposer l'homme aux autres animaux, tandis que les philosophes privilégient la réflexion

sur les points communs entre les hommes et certains animaux plutôt que les différences. Nous prenons donc le risque de penser que le mode mineur de la vie peut aider à reposer la question de la spécificité humaine par rapport à l'ensemble du monde animal.

Nous affirmons ainsi que l'être humain est unique par la diversité de ses aptitudes et la multiplicité de ses performances. Par sa vie tout simplement. Nous voulons dire qu'il y a une forme humaine, une manière d'être humain, incontestable. Celle par laquelle il est présent dans les situations qu'il traverse au fil des jours et qui résulte d'une différentiation phylogénétique de l'homme et du chimpanzé aboutissant après sept millions d'années à l'existence de deux mondes très différents. Ce n'est pas seulement de l'homme comme résultat d'une continuité évolutive que nous cherchons les caractéristiques, mais aussi de ce qui est humain en situation.

« Ici, on ne peut que décrire et dire : ainsi est la vie humaine. »[1] Faisons nôtre cette proposition de Wittgenstein pour évoquer « quelque chose » qui est juste devant nous, qui n'intéresse pas les observateurs, tellement banal sans doute, mais pourtant très visible, traversant toutes les situations, quelles qu'elles soient, de la vie des hommes : le mode mineur de la réalité, ou mieux, le mode mineur de la vie. Il désigne plus précisément la modalité de présence des êtres humains en situation, la modalité de déploiement des actions qui, selon des dosages différents, en diminue les enjeux de sens, de pertinence, de contrainte, sans pour autant les transgresser et en générer d'autres.

Pour tenter une première approche du mode mineur, nous nous servirons successivement de découvertes ethnographiques, de réflexions philosophiques et aussi de données évolutionnaires. Nous terminerons cette première clarification par une réflexion sur la notion de détail qui se trouve au centre de la constitution du mode mineur. Nous utiliserons, dans une deuxième partie, le détail comme fil conducteur pour préciser, à partir d'une ethnographie comparée, les modalités différentes d'actions des grands singes et de l'homme. Au centre de cette différence réside le mode mineur.

Au terme de ce livre, nous laisserons une place pour deux appendices, l'un théorique montrant l'incompatibilité de la pensée sociologique avec l'idée de mode mineur, l'autre méthodologique portant sur les modalités du travail ethnographique pour observer et décrire les détails constitutifs du mode mineur.

Il y a plusieurs années que l'idée et la réalité du mode mineur hantent notre travail d'anthropologue. Dans différents livres, nous avons tenté d'en produire une description en joignant à l'écriture l'image photographique, ou de déconstruire l'opération sociologique en général et l'enquête de terrain en particulier en faisant du mode mineur associé à des détails sans importance un bon levier critique. Ce travail se heurte en fait à une triple résistance, dans la mesure où il touche trois caractéristiques essentielles des sciences sociales. Plutôt que l'analyse de la diversité socioculturelle des collectivités, des situations ou des événements, le mode mineur concerne une donnée anthropologique fondamentale. Ensuite, plutôt que d'analyser les enjeux collectifs d'une société à partir de ses intérêts, de ses pôles de signification ou de ses rapports sociaux, la réflexion sur le mode mineur porte sur les détails sans importance et les choses périphériques. Enfin, et ce n'est certainement pas la moindre résistance, le mode mineur concerne en particulier la capacité de dégagement de l'être humain par rapport aux autres êtres, aux objets, aux événements alors que les sciences sociales valorisent implicitement ou directement l'engagement politique. »

Extrait 2

Le détail dans la vie humaine, lui, est flottant, aléatoire ou gratuit, un surplus qui vaut par sa présence. Ses caractéristiques en font bien l'anti-objet de la science, le non-objet par excellence. Pour voir de tels détails, ces choses ou ces êtres qui apparaissent sans importance, il faut remettre en cause nos habitudes d'observation et d'écriture. Il faut surtout mettre entre parenthèses les généralités théoriques et les excès interprétatifs pour rester, tenter de rester, à la surface des choses et des événements, de la vie en tant qu'elle est une succession de gestes, de mouvements, de situations. Nous allons nous servir du détail pour comparer les actions des hommes et des chimpanzés et continuer à comprendre le mode mineur.

Extrait 3 : le confort des habitudes

Automatique, habituel, réfléchi, conscient ? Comment caractériser l'accomplissement de l'action humaine ? Il y a beaucoup de gestes-réflexes, sortes de mouvements automatiques, non liés à une activité spécifique. Encore plus nombreux sont les gestes non réfléchis qui constituent des routines. Ils le sont devenus après avoir été appris et répétés selon des procédés spécifiques. Articulés les uns aux autres, ils sont en nombre quasi infini et forment les séquences d'actions qui sont le plus souvent observées dans la vie des hommes.

Selon les espèces bien sûr, les animaux présentent une gestualité restreinte et un éventail d'activités relativement figé par l'héritage génétique. Nous le savons. Les êtres humains disposent eux d'une forte capacité à apprendre des gestes et des nouvelles activités ainsi que les modalités de les accomplir et de les enchaîner. Le savoir-faire gestuel peut être appris par mimétisme, par essais et erreurs – ce qui est attesté chez les chimpanzés, mais sans concerner de nouvelles expériences et surtout sans intervention correctrice des adultes – et par transmission organisée ou selon un processus pédagogique spécifique – procédures absentes chez les singes. Alors que les hommes tiennent compte des raisons d'agir, attribuent aux uns et aux autres telle motivation ou tel état mental, il y a peu d'indices permettant de penser que les chimpanzés ont conscience de leur propre connaissance, et qu'ils reconnaissent différents degrés de connaissance à leurs partenaires. Or, tout processus pédagogique suppose l'aptitude de reconnaître les différences entre sa propre connaissance et celle des autres. De surcroît, l'ensemble des animaux manifestent une incapacité à généraliser un ensemble gestuel ou une compétence cognitive spécifique à une situation, de la transférer et de l'appliquer dans une autre situation. Ce qui limite bien sûr l'extension du savoir et du savoir-faire alors que les humains non seulement accumulent informations et maîtrises gestuelles dans différents domaines de leur vie et sont aussi capables de les appliquer à d'autres expériences.

Les hommes multiplient donc les activités, cuisiner, se déplacer, lire, skier, dont la répétition implique l'incorporation ou l'intériorisation de mouvements ou de gestes spécifiques[42]. Il en résulte l'accomplissement d'actions selon un ajustement gestuel facile et l'utilisation d'objets de manière routinisée, sans effort, sans fatigue, sans attention. Ce type de processus, qui touche la plupart des activités et des conduites journalières de l'homme, constitue lui aussi un effet de décharge de la pression cognitive et de la concentration nécessaires à l'accomplissement de nouvelles activités ou à l'adaptation à de nouvelles situations.

Telles sont les routines : des enchaînements gestuels régulièrement accomplis dont l'exécution automatique résulte le plus souvent d'un coup d'œil rapide vers un objet, dans l'environnement immédiat, sans besoin d'une référence ou d'un mode d'emploi, sans compréhension d'une instruction[43]. La routine concerne aussi des schémas cognitifs, ceux qui se déploient dans les tâches intellectuelles, comme la conceptualisation, le raisonnement, l'écriture… Elles constituent des activités spécifiques ou simplement des parenthèses dans un ensemble d'actions à contrôler, à planifier, à réorienter pour améliorer un enchaînement ou une coordination. Le plus souvent, de telles opérations sont aussi automatiques. Elles ne nécessitent pas attention et concentration. Elles se réduisent à un simple travail d'associations d'idées. Le plus souvent, le geste routinier s'accomplit en rapport à un objet, à une configuration d'objets, en tout cas à un environnement spécifique dont la simple perception, en deçà de toute décision, planification ou représentation interne, produit le mouvement adéquat. Support ou repère de l'action, l'objet est à peine remarqué par celui qui est habitué. Il est comme intégré, incorporé à l'être humain. Comme si sa seule présence dans une situation suffisait à la production de l'action. Appui permanent, il stabilise l'environnement et organise les enchaînements gestuels de l'homme en situation. (...)

Extrait 4 : le chien, un détail

Dans les situations s'enchaînant au cours d'une journée, les hommes entrent donc en interaction avec des êtres qui n'appartiennent pas à l'espèce humaine, les dieux, mais aussi les animaux.

(...)

Prenons l'exemple du chien, des origines de sa domestication à son état de détail. Il y eut un temps où les hommes et les loups étaient voisins, pratiquaient des déplacements parallèles, plus ou moins semblables, en quête de nourriture. Les loups étaient-ils attirés par les comportements humains et par les déchets de nourriture aux alentours, et les hommes alertés par les techniques de chasse des loups au point de les imiter ? Un jour, des hommes, des femmes et aussi des enfants ont sans doute rencontré plus étroitement des louveteaux abandonnés, devenant rapidement des compagnons de chasse très utiles, capables de pister et de poursuivre le gibier. Le loup, de plus en plus dépendant par rapport à l'homme, aurait perdu quelques-unes de ses facultés sensorielles. Désormais plus petit avec un museau amoindri, il devient un chien cohabitant avec l'homme. La permanence de la coprésence de l'un et de l'autre va engendrer un type de rapport très spécifique. La coordination relativement facile de deux êtres dans leurs mouvements et leur rythme alimentaire n'exclut pas l'asymétrie relationnelle qui résulte directement de la domestication de l'animal. Leur compréhension réciproque n'est pas accrochée à un strict enjeu de sens. Au contraire même, cette asymétrie constitue une caractéristique essentielle de la relation avec l'homme, faisant du chien un simple enjeu de présence sur le mode du détail. Voyons comment.

Dans l'espace domestique, la relation entre les chiens et les humains comporte au moins deux caractéristiques. Elle est asymétrique et particulière. Et c'est la conjonction de ces deux qualités qui constitue sa spécificité. La place d'un chien dans une famille est ainsi directement dépendante d'un dressage qui consiste en un acte autoritaire, tantôt plus diffus, tantôt plus systématique, visant à soumettre l'animal à la présence humaine. Le dressage implique non seulement une soustraction de l'animal à la vie naturelle, mais, en même temps, une forte dépendance de celui-ci par rapport aux humains quant à sa nourriture, son bien-être, etc. Ce que cherche l'humain, c'est de fait une maîtrise de la mobilité de l'animal à qui il apprend précisément à répondre à l'appel, à le suivre de telle façon et à telle distance, à l'attendre sans bouger… Et cette maîtrise apparaît comme d'autant plus nécessaire qu'elle ne peut être associée à une communication verbale réciproque, à un savoir partagé d'informations auquel les deux êtres pourraient se référer en cas de désaccord. Le dressage implique ainsi une subordination de l'hyperactivité perceptive du chien naturellement prêt à réagir, renifler, explorer et en même temps une focalisation de son attention sur son maître qu'il regarde souvent, qu'il suit de près à la maison ou à l'extérieur. Se déploie ainsi une relation asymétrique entre l'homme et le chien qui n'est pas d'abord un interlocuteur pertinent avec lequel son maître communiquerait en une tension de sens. Pour l'homme, le chien est plutôt un être non critique, sans capacité de jugement et sans enjeu de compétition menaçante.

Le rapport familier d'un animal particulier avec des humains tout aussi particulier ne constitue un lien généralisable ni pour l'animal avec d'autres humains, ni pour ceux-ci avec d'autres animaux, en dehors de ce processus de familiarisation. Ce lien consiste en une sorte d'attachement réciproque empreint d'amour dans la mesure où l'homme aime son chien dont la propre attitude lui indique un sentiment analogue. Le chien n'est « familier » qu'avec les humains avec lesquels il coexiste. De même, ceux-ci ne témoignent des gestes affectifs qu'à leur chien familier et semblent ne réserver la distinction anthropomorphique que pour valoriser les performances cognitives de leur seul animal. Mais ces attitudes anthropomorphiques constituent un faux excès de ressemblance dont l'homme n'est pas dupe. Il sait que le chien est un animal et c'est cette différence spécifique qu'interactionnellement il affirme constamment et de laquelle il prend du plaisir. Même si l'homme attribue au chien des capacités cognitives et émotionnelles, il n'a aucun doute sur la différence entre lui et l'animal. En acte, l'interaction de l'homme et du chien ne témoigne pas d'une réelle humanisation de l'animal. C'est une sorte d'ambiguïté par laquelle l'homme ne peut aller au bout des choses, dans une direction ou dans une autre. En tout cas, à travers cette double caractéristique relationnelle,

asymétrie et particularité ou subordination et affection, se profile sans doute la spécificité de la présence du chien.

Il est important de remarquer que le chien, en tant qu'il est un être subordonné et sans capacité critique dans le groupe familial, est souvent en dehors de l'enjeu de la pertinence interactionnelle à l'intérieur de laquelle se situe l'être humain. Les règles du tact, de déférence et de bonne tenue que celui-ci maîtrise bien dans la mise en scène de la vie quotidienne avec les autres humains sont, lorsqu'il interagit avec le chien, le plus souvent mises entre parenthèses ou en pointillé. Par sa présence permanente, souvent passive et sans l'enjeu interactionnel classique, le chien est simplement «là», à l'état de détail, près de son compagnon humain, sans construire un face-à-face expressif. Entre l'homme et le chien, c'est plutôt un corps à corps à géométrie variable dans une fidélité sans enjeu.

Le chien advient comme un détail, un résidu qui n'est pas intégrable dans la focalisation vers ce qui est partagé et pertinent pour les humains dans la situation. Les interactions entre le chien et l'homme dans un même espace domestique sont de fait rares et de courte durée. Le chien se pose en être neutre par rapport au régime d'action principale dans lequel l'humain est engagé : travailler, lire, parler… Le chien est alors un être contingent dont la présence n'est pas significative par rapport à l'action principale, sans pour autant remettre en cause sa spécificité et son bon fonctionnement. Le chien est là ! Et les humains le savent, se laissant à peine distraire par cette présence à laquelle la spécificité contingente fait tout son sens. Dans cette présence à côté, le chien n'est pas un être qui fixe l'attention, qui agit sur le corps de l'autre. Il n'est qu'un repère en pointillé, à bonne distance des humains. À ce moment-là, en pleine contingence, cette présence, passive et silencieuse, effacée, presque oubliée, a d'autant plus de pertinence dans sa non-signification interactionnelle qu'elle peut, de manière imprévisible, surgir, solliciter un regard, un contact physique, exprimer une douleur, témoigner une affection d'emblée sincère, injecter l'idée (et le sentiment) qu'elle aime.

Le chien est présent comme un détail qui apparaît sans importance. C'est en ce sens qu'il est important. Les relations entre lui et l'homme sont surtout ludiques ou parenthétiques, c'est-à-dire courtes et ponctualisées à des phases de séparation ou de retrouvailles. Mais toujours secondaires. Le chien constitue une présence importante en tant qu'il appartient au brouhaha quotidien, mais en même temps parce qu'il est toujours, en tant que simple contingence, potentiellement générateur d'une épreuve critique à endurer pour les humains, lorsqu'il souffre ou qu'il meurt. Mais d'emblée, celle-ci sera recadrée dans un rapport distancié permettant par exemple au chien mort d'être rapidement remplacé. Le chien imposerait ainsi une présence stratifiée, composée d'au moins deux couches de sens : l'une par laquelle il manifeste ce qu'il est capable de faire et de faire aux humains, l'autre, enchâssant la première, par laquelle il reste un mammifère carnivore à quatre pattes domestiqué par l'homme. Le chien est enjeu parce qu'il n'a pas vraiment d'enjeu. Sauf moments d'épreuves rares et ponctuelles, le chien existe auprès de l'homme sur le mode de la contingence affective. En ce sens, il ne peut être, pour l'homme, un substitut de l'humain. Il installe plutôt un autre type, complémentaire, de lien dont il a été par exemple repéré les effets positifs pour les enfants dans leur famille, les handicapés dans une institution psychiatrique ou les personnes âgées dans une maison de retraite. La présence du chien y génère calme, sérénité, détente et, pourrions-nous ajouter, humanité. Catalyseur social, il peut développer la capacité d'expressions affectives. Recommandée en cas de problèmes cardio-vasculaires, la présence de l'animal ne porte une telle efficacité que parce qu'elle favorise un rapport affectif sans absorbement. Le chien constitue ainsi une sorte de «bruit» permanent, une présence modalisatrice qui aime et qu'on aime dans une situation. C'est comme si le chien, en tant qu'animal domestiqué et à ce titre, introduisait ou réintroduisait localement un signe d'humanité.

C'est à partir de ces caractéristiques que la présence du chien se pose comme un don aux hommes. Avec le chien : pas d'actes ou de désirs stratégiques, pas d'attentes en retour, pas le souci d'une riposte après une offense subie, mais plutôt une disposition immédiate à pardonner. Pour l'homme, le chien est un don non seulement parce qu'il semble exprimer de l'amour, mais

surtout parce qu'il permet, sur fond de cet attachement particulier, d'être oublié tout en étant là. Il instaure ainsi une sorte de régime de paix sans réciprocité, tout en maintenant un enjeu affectif particularisé. Pour l'homme qui a toujours privilégié et continue à privilégier des liens avec des entités non humaines, le chien est vraiment un être spécifique. Il est sans doute, parmi les êtres qui font sens, c'est-à-dire qui aiment, souffrent, se font aimer ou suscitent du chagrin, celui qui peut aller le plus loin dans la contingence et l'effet de non-pertinence. Dans le rapport de l'homme et du chien, la marge d'oscillation entre le sens et la contingence est grande, l'équilibre entre les deux est bien proportionné, alors qu'elle est malgré tout plus réduite entre l'homme et les dieux, et en équilibre plus tendu pour les humains entre eux. C'est de là sans doute que le chien peut déployer son effet rassurant, générateur de calme et de sérénité dont l'effet thérapeutique est utilisé dans des institutions médicales. D'une certaine façon, le chien exemplifie la capacité humaine de modaliser les actions diverses en y injectant et en y tolérant la présence d'éléments non importants : par exemple, de l'inattention cognitive ou des gestes secondaires, contingents à la situation, par lesquels l'homme exhibe situationnellement une force de présence minimale, mais suffisante et tolérée. Cette modalisation en mineur des séquences d'action crée une sorte d'intervalle, une marge entre l'acteur et lui-même, entre l'acteur et les autres, d'emblée située en deçà de l'incertitude et des écarts qui seraient à résorber. Elle s'apparente à la réflexivité diffuse par laquelle l'homme est en même temps ici et ailleurs, sur le mode mineur. Comme si dans l'interaction se créait ainsi du jeu analogue à celui causé par les vis mal ajustées dans une mécanique. A faire remarquer ces détails comportementaux qui attestent la constante distraction des humains, on suscite d'emblée la réaction : «c'est sans importance, c'est humain». Selon cette perspective, le chien constituerait une sorte d'extériorisation de cette part résiduelle inhérente à l'interaction et aux comportements des humains. Ce serait alors cette extériorisation autonome du chien par rapport à l'homme (plus que toute autre caractéristique) qui confère à l'animal un effet d'humanité. Ainsi, le chien crée, par sa présence situationnelle, du jeu. Il concrétise et cristallise l'intervalle de jeu qui se pose, comme un certificat ou un rappel d'humanité, dans l'accomplissement concret des interactions. Mais l'animal réalise cet effet, en tant qu'il est lui-même maîtrisé par l'homme vers qui le chien fixe toute son attention, tout en restant un être contingent. Ainsi que les manuels de dressage l'indiquent, le dressage du chien est une désensibilisation progressive aux diverses sources environnementales. Comme si le chien n'avait pas la capacité d'être concentré sur un objet, une personne, une activité et en même temps de tolérer la présence en pointillé d'un autre être ou objet dont la caractéristique serait précisément d'être contingent. Ce qui confirme l'asymétrie relationnelle entre d'une part, le chien explorateur, attentif mais exclusif dans son engagement, incapable de cadrer une situation et de la modaliser par une extériorité contingente et d'autre part, l'homme capable de diriger son attention vers l'enjeu collectif et significatif d'une action, mais aussi et en même temps de garder, en lui, autour de lui, en pointillé un ensemble non pertinent de diverses contingences résiduelles.